

sa mère, rue Saint-Louis, au Marais, où l'on arriva à neuf heures.

On sentait en entrant dans la cour, dans le vestibule, et en passant au travers des antichambres de Mme d'Herby, une certaine impression grave, imposante et sévère, qui rappelait le temps passé, et semblait lier les jours présents au souvenir des siècles écoulés. Ce n'était pas une de ces commodités, élégantes et fraîches habitations dorées de la Chaussée-d'Antin, où tout, date de la veille. Ici la splendeur était ancienne, la fortune, dès longtemps acquise ; les habitudes dataient de loin, et les habitudes étaient héréditaires. On n'avait pas acheté de vieux meubles pour faire croire à l'ancienneté d'une opulence nouvelle ; ils avaient vieilli avec leurs maîtres ; ils étaient là un témoignage de la durée et de la constance de leurs goûts paisibles et peu variables, comme on les voit ailleurs, attester la folle vanité et la curiosité futile de leurs possesseurs.

Ne semblerait-il pas aussi, au zèle avec lequel on a recherché depuis quelques années ces mêmes objets rejetés jadis par la mode, proscrits par l'opinion, et repoussés loin des yeux qui en sont si avides maintenant, que tant que les idées nouvelles trouveront des obstacles dans les souvenirs du passé, elles s'efforceront de détruire tout ce qui en retraçait l'image ; mais qu'à présent, le passé, fini sans retour, ne pouvant plus inspirer d'inquiétude, inspire la curiosité et le respect ? Tout ce qui restait des principes et des usages enfantés par le système du moyen-âge étant effacé, cette puissance étant écroulée pour toujours, et les idées qui avaient survécu à son règne ayant disparu comme elle, le dix-neuvième siècle, en se sentant pour jamais affranchi, ne voit plus dans le passé un vieillard moribond disputant encore à ses enfants la possession et l'emploi de leur héritage, mais un mort paisible enfermé dans la tombe, auquel on ne veut pas rendre hommage sans danger, et sans craindre qu'il cherche à ressaisir le pouvoir, auquel ses mains glacées ne sauraient essayer d'atteindre.

Il n'en est pas ainsi dans l'hôtel de Mme d'Herby ; rien n'a changé pour elle ; elle a vieilli avec ses meubles, avec ses idées, avec ses habitudes. Seulement il vint un jour où on lui dit : la veuve d'un président au parlement pourrait être inquiétée ; et après avoir soigneusement préparé ce qui était nécessaire à un voyage de plusieurs années, elle partit pour l'Angleterre avec ses deux filles encore enfans. Quand elle revint ses biens modestes lui furent remis intacts. En retrouvant jusqu'aux meubles qu'elle avait laissés dans son appartement, elle s'occupa peu du reste, et son indifférence pour toutes choses alla jusqu'à l'apathie.

Le bal que donnait Mme d'Herby n'était pas une de ces cohues, rassemblemens de gens étrangers l'un à l'autre, comme Paris en offre souvent ; c'était une réunion de famille, de connaissances anciennes, auxquelles on avait ajouté des relations moins intimes, des gens plus jeunes, mais tenant par quelques points à la société ordinaire, qu'on invitait seulement dans les grandes occasions, et qui n'étaient inconnues à personne, dans la réunion qui remplissait, sans les encombrer, les vastes salons de l'hôtel.

Le plaisir de la danse pour les jeunes filles, et celui de se retrouver au milieu de ses amis pour Mme de Melcourt, effacèrent toute autre idée, même celle de Francesca, jusqu'au moment où elle se rendit enfin, quoique un peu tard, au bal que sa grand-mère donnait à l'occasion de son mariage. Mais quand M. et Mme de Montigny furent arrivés, il n'y eut plus qu'un seul but pour tous les regards, pour toutes les pensées : les nouveaux mariés. Tous les hommes enviaient Hermann, toutes les femmes enviaient

Francesca ; rien n'était plus beau, plus élégant dans toutes ses manières qu'Hermann ; rien n'était gracieux et joli comme Francesca. L'attention était tellement absorbée par eux, que personne ne remarqua la figure pâle et bouleversée de George de Senancourt, qui venait de paraître à la porte du premier salon.

George, à la suite de sa lettre, s'était présenté plusieurs fois chez Hermann, où il ne fut pas reçu : une affaire importante et imprévue, lui dit-on, avait forcé M. de Montigny à quitter Paris précipitamment pour un mois. George ne sut que penser ; triste, inquiet, il chercha quelque autre moyen de se rapprocher de Mme de Mérimville, et il n'en trouva pas.

Ses pas se portèrent souvent dans le quartier qu'habitaient ces dames. Il les aperçut quelquefois, mais que faire ?

Enfin le bruit du mariage arriva jusqu'à lui le jour même où il avait eu lieu. Ce qu'il y eut de désespoir, de folies, de résolutions cruelles dans le cœur de George ne put s'exprimer... Il errait dans la rue, courait chez Hermann, où on ne le recevait pas, rentrait chez lui avec un horrible projet, puis s'arrêtait, attendant pour mourir qu'il eût puni le perfide dont il était victime. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres ; et qui eût vu George après les vingt-quatre heures d'angoisses, de délire et de fureur qui suivirent la nouvelle du mariage de son ami, aurait cru qu'une longue et cruelle maladie avait pu seule changer ainsi sa douce et expressive figure.

Au moment où une nouvelle idée le ramenait précipitamment chez lui, il rencontra Jules de Ravel, jeune homme de sa connaissance, qui venait le chercher pour qu'il le conduisit au bal donné pour le mariage.

— Je suis invité par Hermann, lui dit Jules, mais comme je ne suis pas connu de ces dames, j'ai pensé qu'il serait plus convenable et plus agréable d'y arriver avec vous.

George eût paru bien singulier à son ami, si celui-ci eût jeté les yeux sur son visage ; car il exprima d'abord de l'hésitation, puis une résolution désespérée qui sembla s'emparer tout à coup de son esprit.

— Oui, dit-il, entrons ; attendez-moi quelques instans, ma toilette ne sera pas longue, et nous nous rendrons au bal.

— Quel était son projet ? que voulait-il ? C'est ce qu'il n'aurait pu dire lui-même. Mais à cet état d'exaspération où il était, il fallait une pensée imprévue et soudaine... Revoir un ami au milieu de ce bal où lui-même était loin de l'attendre... fut l'idée qui le frappa d'abord ; pourtant son projet ne s'arrêtait pas là... « Nous verrons, » disait-il.

Ils arrivèrent tard : la danse était très animée ; elle avait refoulé les spectateurs dans les embrasures des portes, de manière à empêcher la circulation. George fut forcé de rester dans le premier salon, et sa haute taille pouvait seule permettre à ses regards de pénétrer dans le salon où se tenait toute la famille. Cependant, après quelques efforts, il parvint à reconnaître tous les personnages qui l'intéressaient.

Dans les gens accoutumés à cette réserve pour soi-même et à ces égards pour les autres qu'impose une bonne éducation, cette habitude d'enfance a tant de force, s'affranchir des convenances est si impossible, que vainement on formerait le projet de les braver ; leur empire domine la volonté qui essaie de s'y soustraire. A peine George a-t-il traversé le vestibule, que l'idée d'une scène violente ou même d'une brusque apparition aux yeux d'Hermann s'effaça de son esprit comme un songe dont le réveil vous fait apercevoir toute la folie, et quoique sa présence chez Mme d'Herby dût paraître plus naturelle que son absence pour ceux